

Nick OZAPI
Paul SMARK

VOIX
DE FAITS,
NOTES
DE RÊVE

Jean-Louis Escudier

L'OUVRAGE DENSE ET ÉMOUVANT QUE NOUS PROPOSENT NICK OZAPI ET PAUL SMARK EST PROPICE AU VAGABONDAGE

PRÉFACE

intellectuel. Il est déstabilisant car il bouscule les idées reçues, les clichés éculés et les stéréotypes rassurants. À sa lecture, j'ai été conforté dans un constat récurrent au cours de mes propres recherches. Le travail et les loisirs, l'enfermement et la liberté ne sont pas forcément antagoniques. En bien des situations, ces catégories sont poreuses, leurs contours incertains. L'enfermement n'interdit pas la création et la liberté dans le travail peut n'être que leurre.

Où est le travail libre, le travail libéré ? Avec la société industrielle le travail accentue l'aliénation. Qui dira la misère des *workhouses* de la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle ? Si la sinistre devise affichée au fronton du camp d'Auschwitz, « Arbeit macht frei », fait frémir ce n'est pas seulement parce qu'elle renvoie à une barbarie humaine historiquement datée mais avant tout car cette barbarie est multiple, ordinaire et de toute éternité.

Je pense à tous ces ouvriers et ouvrières dont les portes des corons et des manufactures étaient fermées chaque nuit, peut-être pour dissuader quelque individu trop lucide d'aller respirer l'air de la vraie liberté hors des espaces de la production capitaliste. Je pense à ces pénitents de mine chargés chaque matin d'aller détecter le grisou dans les houillères pour l'enflammer avant qu'il n'explose. Un « métier » si dangereux que la *vox populi* l'attribue désormais à des repris de justice, à des condamnés à mort espérant une hypothétique grâce. Mais, non ! C'était un vrai métier bien payé !!! Je pense à Steinbeck, à ses migrants de l'intérieur, saisonniers en quête de quelques dollars pour subsister dans un *American Way of Life* qui les enferme bien plus qu'il ne les libère.

Quand le pénitencier devient lieu de création, d'évasion des esprits et des sens sinon des corps, la liberté ne se réduit plus à un lointain objectif mais est constitutive de l'être. La musique est ici bien plus qu'un moyen d'oublier les turpitudes du quotidien, elle est libératrice, créatrice. Cette musique est tout à la fois une introspection sur une histoire planétaire faite de sang, de domination que les prisonniers matérialisent avec malice dans leur transgression de l'appellation de leur lieu de détention : *Last Slave Plantation* !

Ce regard sensible et pénétrant sur les « pensionnaires » du pénitencier d'Angola ne saurait être réduit à une approche sociologique ou ethnographique. En démêlant les fils de l'ordre social et de la capacité créatrice des individus dans les pires conditions, Nick Ozapi et Paul Smark nous offrent un condensé de l'humanité tel un infini kaléidoscope.

Pour étendre les idées, il en faut de l'espace. Sous écrou, plusieurs verres les aident à s'envoler. Même si je n'y ai jamais rien trouvé d'autre que mes propres inquiétudes, parfois, le scintillement de la lampe jaunâtre peut libérer un génie. Il brille plus encore dans l'interdit d'un alcool frelaté.



S'alimente alors toute une mosaïque relâchée : une géométrie du bizarre, du sombre, l'ombre du loup dans nos obscures contestations marchandables de revendicateurs, des victoires sur nous-mêmes... toute une région à explorer minutieusement, à l'excès près, avant qu'à d'autres fins, les asticots ne s'en occupent dans le désordre de leurs danses.

Un ouragan de notes emporte sur sa mélodie éraillée des papillons de mots. Ils iront se poser dans des oreilles, au-dessus des verres. Dans la nuit bleue, ils sont lestés des fantômes de la mémoire.



Jean-Luc TUDOU

ANGOLA PRISONER'S BLUES

THÉMATIQUE RÉCURRENTÉ CHEZ LES PIONNIERS DU BLUES, LE SPECTRE DE LA PRISON EST UNE SOURCE D'INSPIRATION

qui hante bien des interprétations. Certaines se sont érigées en chefs-d'œuvre et leurs auteurs ont acquis le statut exemplaire de celui qui a saisi et parfois vécu la condition du prisonnier, voire du bagnard. Les arrestations et les condamnations pour les motifs les plus futiles, rarement étayés par des preuves, s'inscrivaient dans le cadre d'une justice expéditive. Le sentiment d'injustice engendré par cette situation a favorisé un processus d'identification à l'égard de bluesmen qui ont su transcrire une réalité du quotidien dans laquelle la communauté noire pouvait se reconnaître. Par le disque, ces artistes ont acquis une notoriété qui dans un premier temps a surpris, en même temps qu'elle laissait entrevoir une audience dont on n'avait pas mesuré l'importance.

Ainsi se sont constituées ces hautes figures qui, comme Leadbelly, sont entrées dans la légende en donnant du blues l'image d'une musique libératrice. Moins exemplaires, mais peut-être plus riches émotionnellement, ceux qui sont longtemps restés dans l'ombre et ont surgi par les hasards de la vie nous ramènent à la réalité de destins moins éclatants. Ils ont subi de plein fouet les aléas d'un quotidien où se multiplient les embûches, comme obstacles à une liberté particulièrement difficile à conquérir pour des Noirs. Parmi eux émerge la figure de Robert Pete Williams dont le profil se dessine tout en contraste avec celui de Leadbelly.

Pour un même chef d'accusation qui conduit droit au pénitencier d'Angola, l'interface du blues les unit comme levier pour retrouver la liberté. Mais, de part et d'autre, un vécu de l'enfermement et un univers post-libération révèlent des répertoires et des modalités expressives bien différents. L'œuvre de Robert Pete Williams est marquée par l'empreinte indélébile d'un univers carcéral dans lequel il nous fait entrer de plain-pied.

L'ascendant que les bluesmen avaient sur leur auditoire reposait largement sur leur capacité à transcrire le vécu de leur communauté à travers leur expérience personnelle. Mais en même temps, ayant fait le choix d'une vie errante et aventureuse, ils se situaient hors norme, ce qui renforçait encore le processus d'identification. Soumise à une violence quotidienne, la communauté noire avait tendance en effet à se projeter dans des comportements transgressifs, qu'ils soient d'ordre sexuel ou social. Parallèlement, l'implication très forte du chanteur de blues dans les paroles en accentue l'exemplarité : elle est indissociable de l'expressivité de son chant et de son accompagnement à la guitare. Ce côté poignant est l'un des éléments constitutifs de modulations à forte charge émotionnelle dont la tension est alimentée par des thématiques où la puissance des images exacerbe le sentiment, à la manière de Blind Lemon Jefferson dans *Prison Cell blues* :

Got a red-eyed captain, and a squabbling boss

Got a mad dog sergeant, honey, and he won't knock off

J'ai un capitain qu'a les yeux rouges, et un directeur qui cherche querelle
Un sergent qu'est un vrai chien enragé, chérie, et qu'arrête pas d'cogner

L'UNIVERS TRANSGRESSIF DES DÉCLASSÉS

Situations récurrentes, les passages par la prison et les arrestations arbitraires ont contribué à façonner l'archétype du bluesman de la Grande Dépression, illustré par des figures devenues mythiques. Elles s'intègrent dans une vision romantique de l'artiste maudit, à la vie hasardeuse marquée par une errance permanente et par une fin tragique, dont Robert Johnson est la référence absolue. Ces chanteurs-guitaristes ont contribué à ériger une saga du blues comme expression d'une marginalité consentie, reposant sur des comportements sociaux qui conduisaient tout droit à la prison. C'est là un des vecteurs thématiques du blues, l'enfermement étant souvent la métaphore d'une vie quotidienne sans horizon où dominant les sentiments de mise à l'écart, de rejet et de mépris, et pour tout dire, d'oppression permanente.

Entrés dans la légende et gratifiés des honneurs du disque, ces profils exemplaires ne peuvent faire oublier ces guitaristes du coin de la rue qui ont vécu dans l'anonymat le plus complet, figures fantomatiques d'un théâtre d'ombres fluctuantes. Ils s'inscrivent dans une trajectoire dont Frantz Duchazeau s'est inspiré pour sa bande dessinée⁽¹⁾ consacrée au bien nommé « Meteor Slim » qui disparut sitôt son premier disque gravé.

À l'inverse, on pourrait citer aussi ceux que le succès commercial a fait sortir du rang en échappant aux critères sélectifs de la transgressivité, tel par exemple le chanteur guitariste Lonnie Johnson, dont Robert Johnson revendiquait la parenté, et qui, dès 1925, jouait sur les bateaux à aubes du Mississippi au départ de Saint Louis où il avait acquis la notoriété grâce à sa victoire lors d'un concours de musiciens amateurs. Cette récompense le conduira tout droit sur les scènes de music-hall et dans les studios d'enregistrement, d'où le sentiment d'admiration qu'il suscita chez un bluesman qui partageait son patronyme. Dans le domaine du blues comme dans celui

du jazz, Lonnie Johnson deviendra un musicien très prisé et ses qualités de soliste exploseront avec Louis Armstrong dans *Mahogany hall Stomp* et chez Duke Ellington avec *The Mooche*, entre autres titres phares. Ces performances le détachent très nettement des bluesmen de son temps et, bien qu'originaire de la Nouvelle Orléans, il ne se revendiquera jamais d'un ancrage régional, voulant donner à sa musique la portée universelle qui touche tout un chacun.

Profil regardé habituellement comme « atypique », Robert Pete Williams ne fait partie ni des marginaux, ni des stars, et sans les hasards de la vie peut-être serait-il resté au rang de tous ces guitaristes qui faisaient la manche aux carrefours, sur les lieux de passage et dans le plus parfait anonymat. Pour autant, son parcours ne manque pas de solliciter notre imaginaire, et sa figure pourra apparaître comme une convergence de représentations relatives aux bluesmen dont s'est nourri Paul Smark dans son récit en images. Les circonstances fortuites qui ont propulsé sur le devant de la scène un bagnard nous l'ont livré tel qu'en lui-même, faisant jaillir le blues dans sa spontanéité immédiate. La lecture que nous faisons de sa découverte s'opère à travers une grille qui s'est forgée a posteriori à partir du quotidien vécu par les Noirs dans le Sud et dont le pénitencier offre une réserve de situations matricielles. Très tôt, elles ont alimenté une des thématiques développées par Blind Lemon Jefferson, la première « bombe discographique » du blues, qui prit son essor au Texas dès 1925. Avec un succès reposant largement sur la conviction dont il faisait preuve dans ses interprétations, doublée d'une grande maîtrise instrumentale, ce bluesman aveugle mettait en scène des situations dont il incarnait les personnages. Suite à la fréquentation de Leadbelly par exemple, qui lui servait de guide dans les rues de Dallas, il manifestera une tendance obsessionnelle à évoquer le spectre de la prison :

They've got walls at the state penitentiary you can't jump, man they high as the sky

Il y a des murs au pénitencier d'État que tu ne peux pas sauter, mec, ils sont hauts comme le ciel

chante-t-il dans *Penitentiary blues*. L'ultime perspective qui se dessine est alors la potence ou la chaise électrique qui donne son titre à *lectric chair blues* :

And I wonder why they electrocute a man at the one o'clock hour of night

Because the current is much stronger, when the folks has turned out all the lights

Et je me demande pourquoi ils électrocutent un homme à une heure du matin

C'est parce que le courant est beaucoup plus fort, quand les gens ont éteint toutes les lumières

Lui, qui n'avait jamais été incarcéré, s'identifie au sort des détenus dans *Prison Cell Blues* et clame son droit d'exister, fût-ce par des transgressions d'ordre pénal ou sexuel. Il faut dire que l'arrestation de Leadbelly, condamné au bagne pour homicide, l'avait brutalement séparé de son compagnon d'errance. Dans un monde où prévalait l'abrutissement dû au travail quotidien et la platitude infinie

VOIX DE FAITS, NOTES DE RÊVE, LE CD

1 - At Your Door	(3’03)
2 - Storm In My Cell	(3’59)
3 - Electric Bluesiana	(4’49)
4 - Mississippi Catfish	(3’19)
5 - Poor Boy Variations	(3’27)
6 - Early Morning Train	(2’55)
7 - Angola	(1’30)
8 - Thousand Miles From Nowhere	(6’21)

Musique *Mojo Bruno Metregiste* excepté *Thousand Miles From Nowhere*, **Robert Pete Williams**
Texte **Nick Ozapi**

Musique interprétée, enregistrée et mixée en août 2018
par *Mojo Bruno Metregiste* (site internet <http://mannish.boys.free.fr>)

Narration **Philippe Massa**, enregistré par **Grinalbert** en septembre 2020

Montage, habillage sonore, mixage et mastering par **Grinalbert**
©+© Grinalbert 2021 (www.grinalbert.fr)

Les sons et ambiances utilisés pour l’habillage sonore proviennent pour partie du site collaboratif **www.freesound.org** et sont régis par des licences **Creative Commons**. Merci aux animateurs du sites et aux auteurs de ces enregistrements.

Licence CC0 (<https://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/>)

cMilan: *Toilet Flush*
dasebr: *Lighting the cigarette in the forest*
felix.blume: *Crowd clapping inside a bar in Chile (Valparaiso)*
kvgarlic: *SummerRiverRedWingBlkbrdWavesJune2012*
ondercast: *Jazz Bar Ambient / Atmosphere*
User391915396: *Normal heartbeats*

Licence CC By (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

batchkal: *20110318_174020_Steamboat_Natchez*
haoran91: *STORM_Thunder Rumbling and Heavy Rain in Distance_HL_NONE*
tweeterdj: *Peeing into toilet*

Ces enregistrements originaux ont tous été modifiés par Grinalbert.

Les autres bruitages sont issus de la base de données sonore fournie avec la suite logicielle *Logic Studio* d’Apple.

Voix de faits, notes de rêve
Couverture et composition intérieure par Grinalbert
Imprimé en octobre 2021 par SIMONgraphic, Ornans, France
Dépôt légal novembre 2021